

Petits moutonsss...

Partie 1.



« Arrête, arrête la voiture ! Regarde les petits moutonsss... Et ils sont noirs ! »

Je gare la voiture aussi près que je peux du troupeau qui pacage tranquillement dans la pente qui monte au-dessus de la route entre Salettes et Allègre.

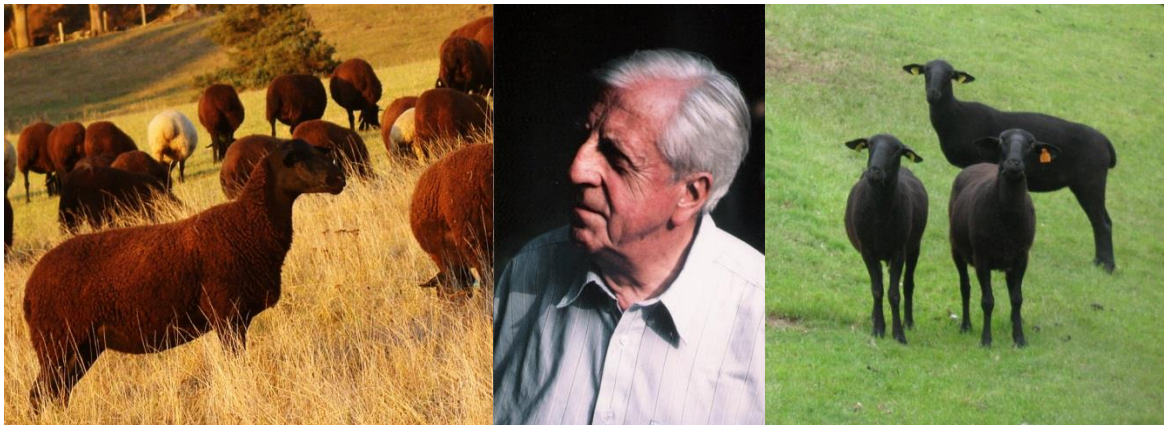
Mon père descend, comme irrésistiblement attiré, traverse la route et se plante en bas du talus.

« Arrête, arrête la voiture... Vois les petits moutons noirs ! »

Ce ne fut ainsi que la première fois.

Puis, à chaque fois que nous apercevions un troupeau, tout en sortant de la voiture il rectifiait en imitant à la fois Juvet, Arnaudy ou Fernandel interprétant Albert Topaze l'instituteur modeste de Pagnol :

« Les moutons étaient en sureté dans un parc. Les moutonsss... »



Il raconte d'une voix douce. Que dit-il aux petites brebis qui ont toutes tourné la tête vers lui ? Je n'entends pas tout car c'est entre lui et elles. Comme des confidences. Peut-être des secrets que seuls elles et lui partagent désormais.

Cela se passe ainsi à chaque fois que nous venons en son pays natal qu'il a tenu à me faire connaître dès que j'ai été en âge de conduire une voiture.

« Nous sommes des petits Vellaves ».

Nous prenons les petites routes quasiment au hasard. On ne risque pas de se perdre, toujours à proximité d'un village. De virage en virage, et il n'y en pas un seul de droit, il jalonne nos promenades de souvenirs... et de troupeaux de brebis Noires, comme le petit poucet les jalonnait son chemin de cailloux blancs.

Nous ne connaissions l'avenir ni lui ni moi, mais déjà il le façonnait. Je ne vois jamais une brebis noire du Velay sans entendre « Les petits moutonsss... ».

En 2000, parce que mon père m'avait appris à aimer le Velay et les gens d'ici et parce que l'année était symbolique, j'achetai un tas de pierres au quartier du Château, en haut d'Allègre, perché à 1100m d'altitude. Habitant encore Paris, je venais périodiquement, rêvant de découvrir un chantier bien avancé. Déceptions répétées...

Mon père s'en alla en 2001 à 95 ans. En 2003 je m'installai place du Marchédial, au-dessus du Café du Marché, chez Destable, chez Puech, vé Tyibo. Il fallut six ans pour faire de mon tcher quelque chose ressemblant à une maïsou.

Mais depuis que mon père n'est plus, ce sera comme le dit Prévert « *la maison qui n'est pas Ma maison* »...

Venant gratter les joints, je passe devant la maison voisine, un peu en retrait. A l'étage, un monsieur, l'air sévère. Il respire de l'oxygène une partie de la journée. Il me regarde aller et venir. J'essaie de sourire à mon futur voisin. Mes sourires niais hésitent comme moi entre le respectueux, l'amène et l'amical, les uns me paraissant trop familiers et les autres trop distants. Bref je me demande quelle attitude adopter, espérant en l'amitié et redoutant d'être rejeté en tant que spécimen urbain importé.



Les beaux jours venant, toujours sous oxygène, il ouvre la fenêtre.

— *Bonjour monsieur.*

— *Bonjour...*

Petit à petit il ouvre plus que la fenêtre, un peu de son cœur aussi.

— *Entre, allons, on causera.*

Assis de chaque côté de la table de la salle, devant un ballon de rouge aigret, on échange. Drôles de paroissiens !

Que peut bien venir faire ici ce *mouchu* de la ville ?

— *J'habite Paris, mais je suis né en Bretagne. Mon père est né ici, à Allègre...*

— *Ah bon ! Alors tu as une raison d'être venu ici.*

— *J'espère que les travaux seront terminés en deux ans ?*

Lui, il sait, et hausse le menton, dubitatif. Bien plus tard il m'expliquera ce que je ne pouvais savoir, depuis ma capitale. « *Mes ueï que sabem, tu é ieou* ».

Je finis par lui demander le métier qu'il exerçait.

Devinez quoi... Fermier au Monteil de Vernassal, outre des *pouars* et des vaches Salers, il tenait un bon troupeau de brebis. Une centaine de jolies bêtes. Pas tout à fait en race pure. Quelques étoiles blanches sur les têtes et quelques nez blancs montraient qu'il y avait du Bizet ou du bélier blanc là-dessous. Ancienne mieux que vieille, la bâtisse n'était pas entretenue par les propriétaires. Un soir, au moment de la belote, un *galandage* s'est effondré...

Fatigué, il avait cessé son activité à soixante ans et avait acheté une maison de bourg à Allègre avec ses maigres économies. Enfin chez lui. Tranquille pour ses vieux jours. Il faisait des jardins pour faire bouillir la marmite.

Tant que la santé... « *Quo touchi...* » Ça toussé.

Peu à peu il raconte, en français, ponctuant de mots en Patois, veillant à ce que j'apprenne. Mais progressivement.

D'anecdotes en leçons de choses et en sages points de vue, avec des mots aussi précis que simples, soulignés de regards parfaitement droits, et scandant de ses bonnes grosses mains, il fait solidement germer et mûrir la petite graine que mon père avait semée : « *les petits moutonss, et ils sont noirs...* »

— *J'ai toujours sorti mes brebis, même dans la neige juste pour une heure ou deux. Je passais premier et je les menais manger ce qu'on trouvait. Ça les stimulait. Elle est rustique, la Noire, mais délicate. Elle ne mange pas n'importe quoi. Elle tourne autour des joncs et des herbes dures. Elle aime le terrain sec, même pentu, raide,*

ça ne la gêne pas. Le sol humide lui donne le piétin. Elle demande de l'attention et du soin. Il faut observer, deviner ce qui va et ce qui ne va pas.



Je le tenais pour un taiseux. Non.

Il observe. Comme avec ses brebis. Une fois qu'on a mérité sa confiance, c'est un merveilleux conteur. Il explique les mots particuliers que je ne pourrais pas comprendre sans lui. Les journées sont trop courtes.

Ce qu'il aime le mieux raconter, c'est son métier. Ses brebis noires. La *neira*. Il raconte comment il nourrissait les agneaux en découpant le *quartirou*, les petits légumes. La branche de genêt que piquaient les Paysans qui ne voulaient pas qu'il mène ses brebis sur leur pré. Il raconte les Nautes, avec la Blanche, Tinette, l'abreuvoir. Les conneries qui se faisaient quand on était nombreux à la *maïsou*, au Monteil.

Bourru mais tellement attentif. Attentionné. A un de ses copains qui lui rend visite et attaque en Patois : « *Parle français, sinon le p'tiot ne comprendra pas.* »

Un jour, il sort d'une boîte en fer son chéquier et d'un geste le fait glisser jusqu'à moi : « *Tiens, tu l'écriras.* » Tout était dit. D'un mot.

Plus tard : « *Tu ne me lâcheras pas la main, hein ?* »

Il n'avait plus d'illusions et, ne crût peut-être qu'à moitié à ma promesse. A mes compliments il répondait par la négative. « *Bah, tu es bien att'lé avec moi...* »

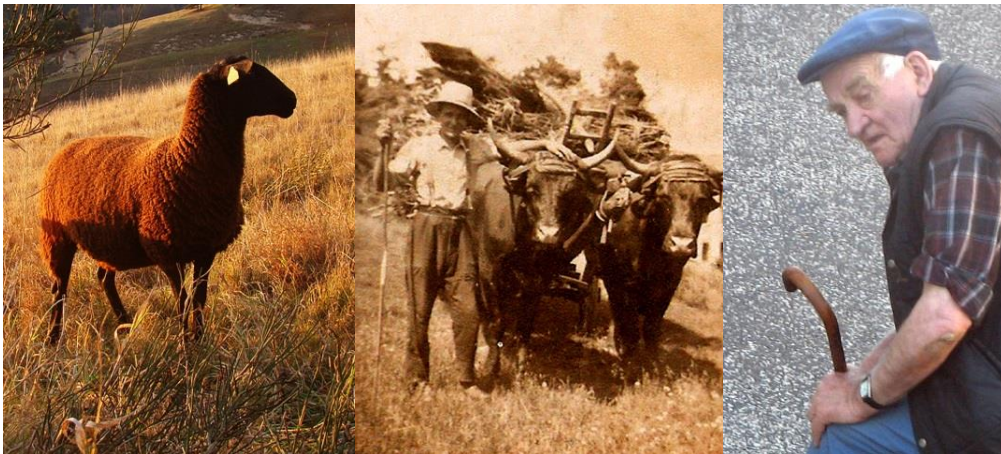
« *Moi je vais partir, mais toi tu vas rester là ?* »

Au U, l'après-midi du six février 2008, quand il est parti, il n'était pas seul.

C'est promis, le René du Monteil, on fera quelque chose à Allègre pour *La Neira*.

Mais sans troupeau, on fait comment ?

Eh oui, on fera !



NB : les mots de patois local issu de l'Occitan sont donnés en phonétique.

A suivre...

Pour l'association des Amis d'Allègre
Et pour La Neira
G. Duflos
2016